

Brèves littéraires

Brèves

Plans pour une maison sans portes

Mélanie Lafonteyn

Numéro 51, hiver 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5455ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lafonteyn, M. (1999). Plans pour une maison sans portes. *Brèves littéraires*, (51), 32–39.

MÉLANIE LAFONTEYN

Plans pour une maison sans portes

À force d'écouter les clients, on finit par s'habituer à leurs bizarreries. À chaque client son goût, on le sait. Il faut deviner les désirs imprécis, dessiner les rêves inachevés.

Jean ne s'étonna donc pas du projet de la jeune fille vêtue de blanc. Il avait, durant des années, esquissé des entreprises invraisemblables : maisons giratoires, jardins andalous dans le désert, palais trop luxueux, et même une toute petite cathédrale pour un grand seigneur aux aspirations d'évêque. Rien de la demande de la jeune fille ne le troublait donc, pas même le ton convaincu avec lequel elle lui présentait son projet insolite :

— Je veux les plans d'une maison sans portes ni cuisine. Je n'ai jamais pu supporter les portes. Elles empêchent l'air de passer d'une pièce à l'autre, font taire les mots qui demeurent seuls, tapis derrière un fauteuil ou entre les livres d'une étagère. Quand on ferme une porte, on ne sait jamais si la personne qui reste derrière pleure de solitude ou d'angoisse. Donc pas de portes. Pas de cuisine non plus. Je n'en aurai pas besoin. Je n'utilise jamais la cuisine. Je veux que tous les espaces de la maison donnent sur un jardin

intérieur qui regorge de fleurs et qu'une fontaine jaillisse d'un massif de myosotis. Il n'est pas nécessaire que la maison soit très grande, mais je veux qu'elle soit plus grande que celle où j'habite actuellement, car je me sens un peu à l'étroit.

Jean eut d'abord l'impression que sa cliente rêvait d'une sorte de refuge nucléaire et lui en fit la remarque avec prudence, mais la réponse fut tranchante : « Non ! Non ! un refuge contre la mort, non ! Je veux un refuge contre la vie ! »

Elle parlait avec précision et une certaine mélancolie, comme si elle se trouvait dans un plan différent de la réalité. Jean regardait ses yeux vert foncé et se réjouissait de ce travail imprévu qui lui permettrait de la connaître mieux. Il se sentait joyeux, différent, en accord avec la vie.

— Je peux vous régler à l'avance si vous le désirez.

— Ce n'est pas nécessaire. Il faut que nous parlions longuement de votre projet. Nous fixerons mes honoraires plus tard.

— La vérité est que je ne suis pas du tout pressée non plus.

Elle semblait en effet disposer de mille années et restait assise dans le fauteuil bleu de Jean, les jambes croisées sous sa robe blanche. Jean n'avait pas coutume d'accompagner les clients après la première

entrevue et ne le proposait jamais, mais au fur et à mesure qu'elle lui parlait, l'idée de se séparer d'elle faisait naître en lui une tristesse étrange. Il savait bien que toute personne est unique, qu'elle a une dimension d'infini, mais cette science est vaine tant que l'on n'a pas rencontré celle dont l'unicité nous touche comme un appel intime. Il ne quittait pas la jeune fille des yeux, et martelait sa mémoire le souvenir du mythe des moitiés séparées qui errent de par le monde, enlisées dans une quête éternelle. Il avait l'impression de reconnaître soudain cette moitié perdue et commençait déjà à trembler à l'idée que cette reconnaissance ne soit pas réciproque. Que se passerait-il si lui n'était pas reconnu par elle ? L'un deux se trompait peut-être ? Mais qui ?

Ils marchaient dans la rue, l'un près de l'autre, et Jean trouva illogique son désir de se promener sous la pluie. Il n'aimait pas la pluie et s'en protégeait toujours. Il proposa :

—Ma voiture est dans le parking.

Mais elle répondit :

—Oh non ! S'il vous plaît ! J'ai besoin de marcher. Je suis restée si longtemps sans bouger... Et puis je ne veux pas dépendre des machines. À force de les utiliser, on ne sait plus ce qui est naturel et on en vient à oublier ce qui n'est pas artifice. Je ne sais pas si vous me comprenez...

— Mais oui, je vous comprends. C'est comme si nous voulions donner toute sa valeur à la santé à partir de la maladie... C'est ce que vous voulez dire, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est cela. Donner toute sa valeur à la vie à partir de la mort.

La pluie devenait insistante et Jean était trempé jusqu'aux os. Il s'étonnait de l'accepter comme un cadeau imprévu et ne pouvait éloigner son regard de la robe blanche collée au corps de la jeune fille.

Il demanda avec une certaine timidité qui masquait une impatience mal contenue :

— Quel est votre prénom ?

— Je m'appelle Aube.

Jean secoua sa fascination, enleva sa veste et la posa sur les épaules de la jeune fille. Elle accepta son geste avec naturel et le remercia :

— Moi, je ne crains rien. Vous allez prendre froid.

Jean savait maintenant qu'il la suivrait n'importe où. Cette rue qu'il avait parcourue mille fois n'avait plus la même ligne ni les mêmes couleurs. Il ne reconnaissait plus les immeubles, ni les réverbères, ni les vitrines. Les yeux d'Aube avaient changé le monde. Il

aurait été incapable de dessiner à nouveau ce quartier qu'il avait planifié dix ans auparavant. Tout n'était que transparence, pureté, musique. Il aurait voulu faire pour Aube des gestes extraordinaires, dire des mots jamais prononcés et il rageait de sa pauvreté et de son insuffisance.

Il demanda avec un pincement au coeur qu'il aurait voulu moins douloureux :

— Et cette maison sans portes... ne pourrait-elle se construire pour deux ?

Aube devint subitement pâle et son sourire s'éteignit. Les vitrines perdirent leur brillance singulière, les réverbères reprirent leur place sur les trottoirs et les immeubles s'alignèrent sagement le long de la rue, fidèles aux plans de Jean. Il regretta d'avoir posé cette question, mais il aurait aussi regretté de ne pas l'avoir posée. Il voulait à tout prix entrer dans la vie d'Aube.

— Cette maison sera pour moi seule. Nous finissons tous prisonniers de la solitude.

Sa voix posée brisa le cristal de l'enchantement.

Jean tremblait de froid.

— Il faudra que vous me donniez les plans du terrain.

Aube s'arrêta devant une porte cochère.

— Je vous les apporterai demain.

Il resta seul sur le trottoir, déconcerté, déçu de ce départ sans au revoir. Il passa la main sur sa chemise mouillée et s'aperçut que la jeune fille ne lui avait pas rendu sa veste. Il se tranquillisa à la pensée qu'Aube lui remettrait les plans du terrain le lendemain et qu'il pourrait la contempler à nouveau.

Mais le jour suivant, la jeune fille à la robe blanche ne vint pas et Jean se sentit affamé d'elle. Il décida de parcourir la rue de leur promenade de la veille, cette fois sans pluie, et sans cette sensation si douce de retour à une jeunesse perdue et déjà lointaine.

Par chance, il reconnut la porte cochère où Aube avait disparu. Le concierge ne comprit aucune de ses questions et commença à donner des signes d'impatience devant l'insistance de Jean, qui sortit son bloc-notes de sa poche et dessina Aube. L'homme chercha ses lunettes et regarda attentivement l'esquisse.

— Je ne sais pas s'il s'agit de la même personne... mais une jeune fille qui ressemble à votre dessin est morte il y a environ deux ans. Elle était paralysée et aucun médecin ne sut donner de nom à son mal. Sa famille déménagea pour éviter les mauvais souvenirs.

Jean se sentait incapable d'accepter cette réalité et pensa que le concierge avait perdu la tête. Aube, sous sa robe blanche mouillée, était la femme la plus vivante qu'il eût jamais rencontrée.

— Vous devez faire erreur... ou peut-être l'ai-je mal dessinée...

Le concierge le regarda avec une certaine pitié.

— Si vous le désirez, je peux me renseigner et vous dire où elle est enterrée.

Jean voulut se convaincre qu'il s'agissait d'un malentendu et se dirigea vers le cimetière. Il gara sa voiture près de la grille noire et parcourut les allées étroites bordées de crucifix. Le parfum des dahlias et des chrysanthèmes ne réjouissait pas son odorat mais l'atteignait en plein cœur. Son espoir renaissait cependant : aucune plaque n'indiquait le nom d'Aube.

Soudain, au-dessus de la porte d'un mausolée dont la poignée soutenait deux colombes, il vit le portrait d'Aube. Le cœur battant, il se souvint de ses yeux vert foncé, de sa voix mélancolique, du désir lancinant de la regarder sans fin sous la pluie. Il voulut croire une fois encore que ce n'était qu'un mauvais rêve. Mais le nom d'Aube, gravé en lettres d'or, lui sautait sur la plaque de marbre au-dessus de deux dates, et, près de la porte en fer forgé du mausolée, sur une jardinière débordante de myosotis, Jean aperçut sa veste, soigneusement pliée.

